

1. *Le groupe-famille en analyse.* *L'appareil psychique familial*

par A. RUFFIOT

I. Le Sujet e(s)t l'Objet. Étapes d'un parcours : de l'individuel au groupal et au familial

Ce travail¹ est l'aboutissement, provisoire, d'une écoute thérapeutique analytique — longue de quinze ans — des groupes, des couples et des familles. Il comprend d'une part la présentation d'une *technique* : la thérapie psychanalytique du groupe familial réuni, pratique clinique de groupe particulièrement opérante dans un domaine où les thérapies individuelles se révèlent longues, difficiles, d'une efficacité relative et aléatoire : le domaine de la psychose (y compris la « psychose froide » qu'est l'anorexie) et de l'état-limite ; et d'autre part, un essai de *théorisation*, sous la forme d'une conceptualisation de l'« *appareil psychique familial* », des phénomènes que j'ai observés cliniquement. A l'ordre d'exposition qu'eût exigé la démarche scientifique courante qui fut mienne durant cette recherche (mise en place du dispositif « expérimental » — collectage des phénomènes observés — hypothèses explicatives), j'ai préféré un agencement qui respecte la priorité didactique : la présen-

1. Je tiens à mentionner que l'Institut de recherche sur l'enfant et le couple de Grenoble a stimulé cette recherche sous son aspect clinique. Mon travail doit beaucoup aussi au professeur L. Millet qui a dirigé la thèse d'où est tiré l'essentiel de ce texte. Je remercie également les nombreux co-thérapeutes qui ont participé avec moi aux cures familiales.

tation préalable de mes hypothèses facilitant l'assimilation des phénomènes cliniques et rendant compte de l'opportunité d'une telle technique.

Mon approche thérapeutique étant strictement analytique, j'aurais aimé souligner comment ma recherche s'est nourrie à la source freudienne, en reprenant à ses débuts la problématique Sujet-Objet en psychanalyse. A défaut de pouvoir présenter une revue détaillée des écrits de Freud depuis *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895) jusqu'à *le Cif-vage du Moi dans le processus de défense* (1928) — revue qui, par son ampleur, ne pouvait entrer dans le cadre de ce travail et fera l'objet d'une publication ultérieure — je signalerai seulement que la lecture des textes freudiens permet de dégager *deux courants économiques* au sein de la conceptualisation métapsychologique, courants qui se chevauchent à partir de 1912 environ : *deux conceptions freudiennes du point de vue économique*, la première explicitée dès le départ de l'œuvre, la seconde s'inscrivant en filigrane, en surimpression, imposée à Freud par la *pression des faits cliniques*.

① Le premier courant économique, que l'on trouve dès 1895, peut être nommé *monadique, quantitatif* : il a donné naissance en effet à une théorie « énergétique » du moi, une théorie monadique du Sujet qui fait peu de cas du statut de l'Objet. D'inspiration physico-chimique, cette conception résulte d'une application des lois de la Thermodynamique à l'appareil psychique considéré comme un système fermé, et débouche sur la description d'un Sujet-monade close, défensive.

② Un second courant économique, que je nommerai *relationnel, qualitatif*, repérable à partir des années 1912-1915, jette les bases d'une théorie de la communication : ce sont les textes freudiens où s'étoffe la théorie de l'identification qui prend en compte les échanges économiques entre Sujet et Objet, le Sujet étant décrit comme se construisant par l'Objet ; ce sont surtout les textes où s'esquissent (au début des années 1920) les fondements de la compréhension psychanalytique des phénomènes groupaux en relation avec le psychisme individuel. Freud y opère en effet, en invoquant la mystérieuse *identification primaire*, la connexion de trois phénomènes psychiques, de trois types de communication mal connus : la relation hypnotique, la relation amoureuse, et la relation au sein d'une foule ; il apporte une nouvelle dimension au transfert en relation duelle en soulevant le problème du transfert groupal. Nouveau courant qui crée l'ouverture, ouverture du Sujet vers l'extérieur, ouverture du Sujet à la relation, à l'Objet.

Toutefois, si l'œuvre de Freud a ouvert la voie à la considération du couple Sujet-Objet, elle n'approfondit pas vraiment la question de l'importance de l'Objet ! C'est à ses successeurs que reviendra cette tâche. C'est « à partir de Freud » que F. Pasche (1964) fera toutes les conséquences de l'économie relationnelle esquissée par Freud, en introduisant la notion d'*anti-narcissisme* : il révèle la conception d'un Sujet ouvert « de fondation », phylogénétiquement, sur l'Autre ; le Sujet est « voué à l'Objet » : « il lui est promis de fondation. L'unité naturelle, n'est pas le Je, mais le Je avec l'Autre ». Certes Freud avait posé un jalon en 1929 en décrivant le « sentiment océanique », expérience d'*altération des limites du moi*, reviviscence d'un « sentiment primaire du moi » du tout début de la vie où Moi et milieu sont confondus. Ce qui laissait entrevoir une ouverture nécessaire de la psychanalyse vers des voies permettant d'explorer ce « sentiment primaire du moi » ainsi que les phénomènes de communication duelle ou plurielle dont il fissure les réseaux. Comme on le verra, mon étude porte sur un type de relation Sujet-Objet particulier qu'il m'a été donné d'observer au cours des thérapies familiales, à l'occasion de la régression spécifique du groupe familial en analyse : régression mettant à jour une communication du type *identification primaire*.

En ce qui concerne la théorisation des phénomènes observés, je dois reconnaître toute ma dette vis à vis des travaux sur la théorie psychanalytique des groupes effectués par l'école française représentée par D. Anzieu (1972, 1975), A. Bejarano (1972), R. Kaës (1972, 1976), A. Misserand (1972), J.B. Pontalis (1972). Les recherches de ces auteurs ont essentiellement porté sur les groupes artificiels (formatifs et thérapeutiques) et les groupes naturels larges. Ils ont peu abordé l'étude de ce groupe primaire, naturel, qu'est la famille. Mon souci a été, avec le dispositif pratique et la visée thérapeutique qui étaient les miens, de vérifier leurs hypothèses et d'apporter une contribution personnelle, en rapport avec la spécificité du groupe que j'observais.

La famille régresse en thérapie analytique à un mode de fonctionnement très archaïque, observation qui m'a conduit à formuler l'hypothèse d'un « appareil psychique familial », sur le mode de l'« appareil psychique groupal » (A.P.G.) conceptualisé par R. Kaës en 1976, et redéfini dans un texte récent (1979) : l'A.P.G. constitue un espace « intermédiaire,

1. Cf. l'ouvrage de J.-B. Pontalis (1972) : « C'est une des tâches à venir de la psychanalyse que de reprendre la théorie de l'objet ».

retourne, médiateur » (ayant les caractéristiques d'un espace transitionnel) entre la réalité psychique interne et la réalité sociale externe. Le groupe constitué n'est « pas seulement collection d'individus mais groupe véritable, ayant des phénomènes spécifiques, différents des phénomènes individuels ». L'appareil psychique familial dont je traite est l'A.P.G. du groupe primaire qu'est la famille. Je montrerai comment cet A.P.G. familial est la matrice de tout appareil psychique groupal, les vécus groupaux recréant la psyché familiale. Par ce biais, je tenterai de définir l'essence du groupal.

J'ai cherché à préciser la genèse et la nature de cet appareil psychique groupal primaire qu'est l'appareil psychique familial. La clinique de la thérapie familiale nous mettant en présence d'un type de fonctionnement mental archaïque renvoyant aux périodes très précoces de l'ontogenèse, j'ai été conduit à établir une relation entre l'appareil psychique familial groupal et l'appareil psychique primitif du nouveau-né, la psyché primale.

Outre la voie largement dégagée par les analystes cliniciens du groupe, une autre orientation théorique féconde a guidé ma démarche : les jalons conceptuels posés par différents auteurs dont les écrits font date dans la compréhension de la première enfance, de la psychose, ou du rêve. Ainsi j'accompagnerai successivement un certain nombre d'auteurs qui ont exploré le domaine de la psyché la plus primitive, là où Freud n'avait indiqué que des repères. Dans cette zone d'ombre, j'ai délibérément choisi de suivre les pistes tracées par ces chercheurs en mettant mes pas dans les leurs, ce qui me tiendra lieu de méthodologie théorique, l'important n'étant pas l'existence de tel ou tel sentier solitaire, mais la convergence de ces pistes vers un même point : la nature de la psyché primaire, fond de la psyché familiale et de toute psyché groupale. A partir de quoi j'ai tenté de faire, seul, un bout de chemin... Méthode très prudente qui m'est apparue nécessaire dans ce domaine difficile, encore bien obscur, de l'identification primaire : si j'ai suivi de très près les textes auxquels je me réfère, c'est dans le souci d'éviter de les schématiser, voire de les solliciter.

J'ai retenu de ces auteurs les aspects cliniques et les éléments de conceptualisation qui permettaient de rendre compte du processus observé dans les groupes familiaux en thérapie analytique et de la régression qui s'y manifeste. J'ai retrouvé en effet chez ces auteurs, concordant avec mes propres hypothèses, l'idée de l'existence d'une psyché pure, avant son ancrage corporel. Pour dissiper toute équivoque, je précise que la

psyché pure dont je parle est une réalité psychique, un sentiment vécu, étant bien entendu que le psychique a toujours un substrat somatique, neuro-physiologique.

Des cliniciens aussi expérimentés que Winnicott, Tausk, Federn, ont décrit, séparément, la même observation : la préexistence, au tout début de la vie, d'un moi psychique qui n'intégrera que peu à peu le moi corporel. Le moi psychique du début est un moi sans frontières corporelles, un moi flou, dont la délimitation se fera par l'habitation progressive du corps (Winnicott), par l'incorporation graduelle de la psyché (Federn).

De cette psyché primaire mal délimitée, mal individualisée (vécu primitif qui persistera chez chacun à l'état de « refoulé »), j'ai souligné l'aspect d'ouverture à l'autre, rendant compte de l'aptitude ultérieure du psychisme à la participation au groupe. Le moi primitif jouit d'une capacité de communication particulière, ce qui rejoint mes observations cliniques de la communication familiale de base. J. Bleger décrit cette communication sous la forme d'un dépôt du Moi non-Moi de départ dans la mère et dans la famille, dépôt d'un noyau flou de psyché primitive, cette psyché primitive étant autant psyché maternelle et paternelle que psyché de l'enfant. Pour Bion, ce type particulier de communication passe par la fonction alpha, « capacité de réverie maternelle », qui devient le réceptacle du moi embryonnaire du bébé.

Ce mode d'échange le plus primitif se fait au niveau de l'Inconscient primaire, dans la langue fondamentale dont parle Freud en 1911 dans le Président Schreber, puis en 1917 dans le Symbolisme du rêve, cette langue fondamentale qui est le langage du rêve, en-deçà des contenus secondarisés qui nous restent au réveil. Les travaux de J. Bergeret et de J. Guillaumin soulignent l'aptitude du rêve à servir de médiateur, de zone privilégiée de rencontre interpersonnelle au niveau inconscient. Ce qui confirme le statut de l'ourisme que j'avais relevé dans le déroulement des thérapies familiales : le rêve comme lieu primordial de la communication inconsciente.

Les théorisations de ces auteurs suggèrent, comme le font J. Bleger et D. Meltzer, l'existence d'une phase très primitive du moi, préalable à la position schizo-paranoïde de M. Klein : phase de l'œdipe agglutiné, où il n'existe pas encore de contenant, où la psyché n'a pas encore réalisé la collusion psychosomatique, où cette psyché sans frontières se confond avec la psyché maternelle et paternelle.

Dans la lignée de ces travaux vient se situer mon hypothèse : ces vécus

de psyché pure, propres au nourrisson, sont, ainsi qu'en témoigne la clinique familiale analytique, le fondement de la communication inconsciente de la famille. Ils sont aussi la toile de fond des phénomènes groupaux en général, à l'intérieur des groupes non familiaux, et sans doute le tissu de toute communication. Ce qui peut s'énoncer dans une formule lapidaire : l'individuel, c'est le corporel ; le groupal est d'essence psychique.

Ces références théoriques, ces recours conceptuels, m'ont paru les moyens nécessaires à la compréhension de la nature de l'appareil psychique familial et du processus observé dans les cures familiales analytiques, en particulier de son efficacité, dans le domaine de la psychose par exemple : modification économique, structurale, du sujet-symptôme qui acquiert un fonctionnement mental que j'appellerai, après Federn, « post-psychotique », n'utilisant plus les mécanismes de défense propres à son état antérieur (déli de la réalité et clivage du moi), s'étant créé un roman familial aux lieux et places du trou de la première enfance et du délire. Modification stable (avec le recul de dix années que nous avons) parce qu'étayée sur une psyché familiale ayant acquis une circulation fantasmatique nouvelle, un mode de communication profonde où sont réunis instinct de vie et instinct de mort.

Je présente dans une partie technique l'analyse telle qu'elle est pratiquée avec le groupe familial, technique fondée sur les deux règles de toute situation analytique : règle d'association libre et règle d'abstinence, auxquelles vient s'ajouter une règle propre à cette thérapie : la présence nécessaire d'au moins deux générations à chaque séance.

Je donnerai un aperçu du matériel clinique qui a inspiré mes hypothèses. Je relaterai les deux premières séances de la cure d'une famille d'anorexiques, dans leur mot à mot, afin d'illustrer une technique d'entretien préliminaire avec un groupe familial, et de montrer la fluidité associative déclenchée par cette technique. Puis la relation d'une cure de groupe familial psychotique, dans son déroulement, permettra d'en appréhender les étapes, ainsi que la dynamique inconsciente qui s'y manifeste, en particulier à travers le re-stayage onirique¹.

En conclusion j'émetts une hypothèse sur la raison de l'efficacité d'une technique analytique appliquée au groupe familial, en particulier aux

1. Pour une cure de famille névrotique (avec les réserves que j'émetts, cf. infra « Indications »), on peut se reporter au chapitre « L'appareil à rêver familial au service de la différenciation sexuelle » in *Thérapie psychanalytique de la famille* A. Ruffant 1979 b.

familles psychotiques qui se présentent avec un mode de communication à base de paradoxes et de disqualifications. Ces paradoxes paraissent se dénouer, grâce à la régression, à l'endroit même où ils se nouent : dans cette psyché primitive, sans frontières, où les corps individuels et la logique secondaire ne sont pas pris en compte.

Je voudrais signaler que ce travail ouvre sur une étude générale de la fonction du rêve qui ne pouvait être faite dans ce cadre. Pour la même raison, un approfondissement du problème central de ces thérapies du groupe familial : le transfert du groupe familial et le contre-transfert du groupe des thérapeutes, sera l'objet d'un autre travail.

Au terme de cette présentation, me vient à l'esprit le récit que fait D. Anzieu (1976) de la façon dont les Esquimaux traitent leurs songes au cours de la longue nuit boréale où « l'ensemble des songes d'une nuit dans un même igloo est considéré comme un seul discours tenu par la collectivité à travers chacun de ses membres ». Le thérapeute familial se sent tout à la fois l'igloo contenant, l'Esquimau à l'écoute du rêve familial..., l'étranger aussi.

II. Théories pour concevoir l'appareil psychique familial, son origine et sa nature

L'entrée dans la vie, pour l'être humain, représente une triple accession : au monde social, au monde corporel, et au monde psychique. Si l'entrée dans le monde social — l'enfant sera déclaré né, daté, nommé et pré-nommé — comme individu à part entière peut à première vue paraître aller de soi (à condition de ne pas soulever toutes les implications psychologiques de la formule « enfant de... »), par contre l'indivision somatique et psychique de cet être nouveau fait problème.

Le nouveau-né humain naît prématuré par rapport aux autres espèces animales (L. Bolk, 1926), et cette prématurité le rend par nature dépendant du corps maternel (ou de son substitut). A ce point dépendant que R. Barande (1975), prolongeant en un texte figuratif aux confins de la poésie, les vues constantes de l'École hongroise de psychanalyse (de S. Ferenczi et I. Hermann à J. Bowlby et M. Balint), a pu parler de l'« héli-copercs » de l'enfant. Pour R. Barande, la naissance représente la castration originelle, « le destin qui a figé en deux apparences unites les deux moitiés séparées », l'héli-copercs-mère et l'héli-copercs-enfant.

Les zones érogènes, sources de l'auto-érotisme, ne sont que « les points chauds de la coupure siamoise », réalisés à la naissance. L'« unité-couple », l'« unité-duelle », l'« unité-joué » mère-enfant est la base de toute la vie fantasmatique. R. Barande oppose cette totalité narcissique mère-enfant, axe même de l'être humain, au « pseudo-statut d'intégrité du sujet », à « l'illusion fautive selon laquelle chacun serait un individu distinct, autonome et entier ».

L'état de dépendance biologique du nouveau-né a été suffisamment décrit par maints auteurs depuis Freud pour que je n'y insiste pas davantage. Le nourrisson, en même temps qu'il naît au monde social et au monde corporel, naît aussi au monde psychique. C'est cette naissance psychique qui retiendra particulièrement notre attention.

1. Ça rêve dans le nouveau-né

Prenons le nourrisson à sa naissance, à sa sortie du ventre maternel, à son entrée dans le monde psychique néo-natal. Le nouveau-né peut être considéré comme un être rêvant. Son activité psychique, indéniable, dès les premières heures extra-utérines, est une activité de rêve. Les synthèses de A. Bourguignon (1966 et 1968), sur la base des travaux de l'École de Chicago (N. Kleitman) et de l'École de Lyon (M. Jouvet), permettent de faire le point des observations neurophysiologiques en pleine expansion.

Les travaux de M. Jouvet sur l'ontogenèse de l'activité onirique permettent de remarquer que le sommeil rapide, correspondant à une activité onirique, est le premier à apparaître. Cette activité est présente chez le prématuré de six mois, elle peut être considérée comme « une activité fondamentale » (par contre le « sommeil lent » n'a ni la précocité d'apparition ni la constance structurelle de la phase paradoxale). Chez le nouveau-né humain les phases paradoxales sont typiques, fréquentes et brèves, réparties également tout au long du nyctémère, et représentent à la naissance, ou à la fin du terme pour les prématurés, 67 % de ce nyctémère. Dès l'âge de trois à cinq ans, elle n'occupera plus que 8 %, proportion identique à celle de l'adulte (soit 20 à 25 % de la nuit de l'adulte).

A. Bourguignon rapporte des observations minutieuses, encore plus précises et étonnantes, concernant le sourire du nouveau-né.

Le bébé qui a faim crie et s'agite. Ces cris et agitation sont à la fois un signal pour la mère et une tentative de décharge de l'excitation. Il peut

aussi rêver, halluciner une expérience de satisfaction antérieurement vécue. Mais cette décharge sensorielle est illusoire et transitoire. C'est l'accomplissement hallucinatoire des désirs, manifestation du processus primaire du fonctionnement de l'appareil psychique.

A. Bourguignon cite les conclusions d'Olga Petre : « Le sourire apparaît dès la naissance pendant la phase paradoxale, pendant le rêve... L'enregistrement E.E.G. montre que le nouveau-né éveille et affame, après un certain temps de cris et d'agitation, s'interrompt brusquement et tombe dans une phase de rêve pendant laquelle le sourire peut succéder à quelques mouvements labiaux de tétée. Ce rêve de satisfaction dure trois à quatre minutes, puis les cris reprennent. »

De même chez le nouveau-né endormi (en phase de sommeil lent, sans rêve), la stimulation de la bouche et des lèvres par une sucette, ou le retrait de celle-ci hors de la bouche alors qu'elle restait tenue par les lèvres, provoquent automatiquement le passage à une phase de rêve avec sourire.

Ainsi a pu être démontrée expérimentalement l'existence d'une vie psychique de l'être humain dès sa naissance. Il naît corps et psyché, cette psyché étant, à ses débuts, pour l'essentiel un appareil à rêver, un appareil à halluciner la satisfaction, mettant en action les seuls processus primaires. Cette base de rêve de la psyché primitive trouvera son importance dans l'étayage de mon hypothèse relative à la psyché groupale, et familiale en particulier. En effet de quoi rêvent les nourrissons ? De la satisfaction... et de l'objet satisfaisant : de la mère « rêvant » elle-même de la satisfaction de son nourrisson. C'est la conjonction de ces deux séries oniriques, maternelle et infantile, qui constituera un des points majeurs de ma réflexion. Le rêve du bébé et la réverie maternelle inconsciente sont-ils parallèles ou confondus ? La mère rêve-t-elle dans la psyché du bébé ? Le bébé utilise-t-il la réverie maternelle, la psyché de la mère, pour construire et contenir son rêve ?

Les psychanalystes d'enfants ou d'adultes n'avaient pas attendu les observations expérimentales des neurophysiologistes pour supputer l'existence de cette activité psychique primordiale, en formulant des hypothèses ingénieuses, parfois hardies, sur cette psyché primaire. J'utiliserai ici les conceptions qui me paraissent avoir été confirmées par les faits cliniques, pour comprendre la nature de cette psyché primaire. Ma réflexion concernant la genèse de l'appareil psychique groupal s'ordonnera en effet autour de la notion de psyché primaire : ce stade où l'enfant n'a pas encore intégré son corps, où il ne l'identifie pas comme

à lui. C'est cette psyché primaire qui constitue le lit, le cadre, de l'appareil psychique groupal tel que nous l'observons dans les thérapies familiales analytiques.

2. Psyché pure non intégrée et psyché maternelle

(à partir de D.W. Winnicott)

Tout individu, dans son évolution, développe un appareil psychique en fonction de la maturation neurophysiologique qui s'effectue au cours des premiers mois de la vie d'une part, et d'autre part en fonction des sollicitations internes (ses besoins somatiques) et externes (l'entourage). Au terme de cette évolution, si elle est normale, l'individu vivra son complexe soma-psyché comme une unité intégrée. L'individuation ou l'intégration (D.W. Winnicott), la personnalisation (P.C. Racanier 1963), la personnalisation (S. Resnik 1973) sont autant de termes consacrés pour nommer cette unité, ce travail d'unification, d'intégration corporelle. Hors les phénomènes de dépersonnalisation ou d'étranglement, l'individu se sent un individu : un et indivis.

Dans toute son œuvre, mais spécialement dans deux textes (1958 et 1971), D.W. Winnicott s'attache à dégager les rapports entre psyché et soma et leur intégration.

C'est vers l'âge d'un an que le nourrisson atteint l'état d'individu », qu'il réalise l'intégration psyché-soma, c'est-à-dire qu'il se vit « fermement ancré dans son corps ». Dans le cas d'un développement anormal « la psyché aura tendance à se développer sans liens étroits avec l'expérience corporelle ». Et dans un développement satisfaisant, le bébé d'un an le pôle dit « systémique interactionnel » et le pôle psychanalytique « groupés ». La psyché d'un nourrisson normal peut perdre le contact avec le corps. Et il existe des moments où « il ne lui est pas facile de revenir brusquement dans son corps... Les mères le savent, et elles éveillent graduellement un nourrisson, afin de ne pas provoquer les terribles hurlements de panique que peut entraîner un changement de position du corps à un moment où la psyché en est absente ». « La psyché immature, tout en étant basée sur le fonctionnement corporel, n'est pas en rapport étroit avec le corps et la vie du corps ». L'intégration psyché-soma « apparaît graduellement à partir d'un état primaire non intégré ».

Winnicott introduit une distinction nette entre psyché et pensée, « ces

deux phénomènes si régulièrement confondus ». La pensée est ce qui permet peu à peu à l'enfant d'attendre sa nourriture en raison des bruits qui l'annoncent ; elle est ce qui vient prendre progressivement le relais des soins maternels, de la « sollicitude maternelle primaire ». « La pensée est alliée à la mère et prend en charge une partie de sa fonction... La mère dépend des processus intellectuels de l'enfant, et ce sont ces processus qui lui permettent peu à peu de reprendre une vie à elle ». Mais avant le développement de ces processus intellectuels, la mère doit s'adapter presque exactement aux besoins du nourrisson pour que la personnalité de l'enfant se développe sans distorsion : une « mère suffisamment bonne » confond la psyché et la psyché primitive du bébé.

Ulérieurement, en 1971, dans *Le Corps et le Self*, Winnicott reprend, avec une insistance accrue, ses vues de 1958 : « J'ai adopté le terme de 'personnalisation' comme une sorte de forme positive de 'dépersonnalisation' [qui signifie] que l'enfant perd le contact de son corps ou des fonctions corporelles — ce qui suppose l'existence de quelque autre aspect de la personnalité. Le terme de personnalisation vise à attirer l'attention sur le fait suivant : l'habitation (*in-dwelling*) dans le corps de cette autre partie de la personnalité, reliée solidement à ce que nous avons coutume d'entendre sous le terme de psyché, représente une étape franchie dans la voie de la santé. Cette acquisition est progressive et ce n'est pas maladif, mais bien plutôt le signe d'une bonne santé, que l'enfant soit capable d'utiliser des relations où règne la confiance la plus grande et puisse à certains moments perdre son intégration au sein d'une relation de ce type, se dépersonnaliser, renoncer même pour un temps au besoin quasi fondamental qui le pousse à exister et à sentir son existence. Les deux vont donc de pair dans un développement normal : le sentiment de sécurité au sein d'une relation qui permet d'annuler le processus intégratif pendant une période de repos, tout en favorisant la confiance générale innée qui pousse l'enfant vers l'intégration, et d'autre part, comme je le fais ressortir dans le présent article, ce qui touche à la résidence, à l'habitation (*inhabitation, in-dwelling*) dans le corps et ses fonctions. » Et Winnicott de conclure : « La partie du développement du nourrisson que j'appelle personnalisation, ou que l'on peut décrire comme une habitation de la psyché à l'intérieur du corps, a ses racines dans l'aptitude chez la mère ou la figure maternelle, d'adoindre son engagement affectif à l'engagement qui, à l'origine, est physique et physiologique. »

Ainsi, selon Winnicott, la psyché primitive liée au soma et au fonction-

nement corporel, ne réalise réellement cette liaison que vers la fin de la première année, et par moments seulement. Jusque-là, et en particulier au cours des premiers mois de la vie, cette psyché n'intègre que par instants très fugitifs le soma. Cette psyché, base du Soi, est ainsi capable de se vivre indépendante d'un corps psyché pure. C'est elle qui, à mon sens, constitue le noyau de l'inconscient primaire et qui dote cet inconscient de sa caractéristique propre : ses contenus sont ineffables. Cet espace archaïque du refoulement primaire, lieu du surgissement de l'être « n'est pas, écrit Winnicott, l'inconscient refoulé de la psychonévrose... ce n'est pas non plus l'inconscient de la formulation freudienne... ce n'est pas non plus l'inconscient de Jung... L'inconscient « primaire » signifie que l'intégration du moi n'est pas en mesure d'englober quelque chose ». Dans cette aire d'identification primaire, le vécu n'est pas « expérimenté », il n'a pas laissé de traces individuelles mémorisables. Winnicott dégage une conclusion thérapeutique : ce « vécu non vécu » ne peut apparaître dans le transfert. Il réapparaît dans la réalité extérieure, en situation analytique, dans la réalité de l'analyste. Celui-ci se bornera à reconnaître et nommer ce vécu.

La clinique du groupe familial en analyse permet au patient, ainsi que nous le verrons, de reconstruire et de revivre ces expériences ineffables de la psyché non intégrée, à travers le matériel onirique familial. Ce vécu psychique non encore « incorporé », non encore individualisé, me paraît être le lien inconscient commun le plus profond des membres d'un groupe, ce qui est à la base de toute empathie, de tout sentiment amoureux, et ce qui fonde le lien familial inconscient. Le groupe primaire qu'est la famille a son germe dans cette psyché pure.

Cette psyché primitive, non enracinée encore dans le corps individuel, est avant tout psyché maternelle que psyché de l'enfant. Winnicott insiste sur l'idée que la fantasmatisation ou « élaboration imaginative de la fonction physique » n'est que peu à peu localisée à l'intérieur, considérée comme partie du Soi. Pendant plusieurs mois, elle restera confondue avec la fantasmatisation maternelle, dans le cadre du Soi mère-enfant. Tous les travaux psychanalytiques soulignent l'indifférenciation sur le plan corporel vécu par l'enfant avant son individualisation. Il me paraît intéressant de développer, dans le cadre de cette étude, l'indifférenciation proprement psychique qui est l'essence des premiers mois de la vie.

Cette notion de psyché non corporalisée, non individualisée, coïncide avec ce que certains auteurs appellent le « moi psychique ».

3. Un Moi psychique, sans frontières corporelles (à partir de V. Tausk)

Deux contemporains de Freud retiendront notre attention de par la richesse de leurs apports cliniques et théoriques, et de par l'ouverture qu'ils font à la conception d'une psyché groupale : leurs hypothèses génétiques me paraissent en effet autant de jalons conduisant à l'idée d'un appareil psychique familial, sans qu'ils exploitent eux-mêmes cette possibilité. Ce sont V. Tausk et P. Federn.

D. Anzieu (1975) rappelle que la distinction entre moi corporel et moi psychique semble être due à Tausk. Dans son article de 1919, « Sur l'origine de la 'machine à influencer' chez les schizophrènes », Tausk démontre que le délire schizophrénique réalise de façon évidente la séparation et la mise à distance du moi corporel sous la forme de la machine, et esquisse une théorie du moi.

Le schizophrène, dans son délire, projette son corps sous forme de machine pour se débarrasser de la libido attachée au corps dont les exigences ne sont pas acceptées par le moi psychique. Tausk rattache cette dissociation moi psychique-moi corporel à un « stade du développement de la psyché au cours duquel l'individu ne découvre l'objet que dans les limites de son propre corps et où ce dernier est encore considéré comme faisant partie du monde extérieur ». Cette interprétation a pour corollaire une théorie du moi : celui-ci se constitue en trois temps :

— Pour Tausk, un moi psychique existe dès la vie fœtale. A la naissance et au cours des premiers mois, seul existe le moi psychique ; il n'y a ni objet ni monde extérieur. C'est le « stade de l'identification avec une position narcissique de la libido » : le sujet s'identifie à lui-même en s'investissant de libido. C'est le « narcissisme inné ».

— Dans un deuxième stade (phase de projection), le moi psychique découvre l'objet dans le corps propre vécu comme extérieur au moi psychique. « Nous découvrons l'objet dans nos propres organes. La libido est alors dirigée vers l'extérieur, elle investit le corps propre du sujet de façon indirecte par projection ». C'est ainsi que le moi psychique s'identifie peu à peu avec le moi corporel : « La libido retourne au moi au moyen de la découverte de soi-même. C'est le stade du narcissisme acquis ».

— Dans une évolution ultérieure, l'enfant accèdera au monde objectif en différenciant son corps du monde environnant, des objets extérieurs.

Tausk note que le narcissisme acquis n'est pas une simple évolution du narcissisme inné : il s'ajoute au narcissisme inné qui subsistera tout au long de la vie, comme un vécu régressif possible. L'individu possède la possibilité de régresser au stade où sa libido ne se différencie pas du monde extérieur, où il n'y avait « pas encore de frontières établies en face du monde extérieur » et de plus, au-delà, au « stade où il s'efforçait de découvrir son corps au moyen de la projection ».

L'hallucination s'explique par le fait que la libido s'est retirée à un stade régressif où « la psyché ne sait plus comment établir une relation avec le monde extérieur ». Pour Tausk cette régression à une phase très archaïque du développement ontogénétique est une défense contre la régression la plus profonde : le retour au narcissisme inné, à la période où le corps n'est pas encore découvert comme relié au moi psychique, et au-delà à l'état du moi foetal.

En rapport avec le narcissisme inné, où seul existe le moi psychique, Tausk donne également une explication judicieuse de deux phénomènes pathologiques (que nous rencontrons dans nos études cliniques de familles psychotiques) : le « vol des pensées » (« on me prend mes pensées ») et le « sentiment d'influence » (« on me donne mes pensées »). Ces deux symptômes ont pour raison commune la perte des frontières du moi et renvoient régressivement à l'absence de frontières, de limites, du moi psychique premier, sans corps investi.

Ce recours à Tausk a pour dessein d'approcher ce qui me paraît être l'essence même de la groupalité humaine, le fondement inconscient de notre disponibilité au groupe, de notre groupalité interne : notre moi psychique primaire, avant la découverte du corps propre, notre psyché première, avant qu'elle ne soit enracinée dans le corporel individuel, avant que n'existent les frontières du moi. Le « narcissisme inné » de Tausk qui caractérise ce moi psychique « qui existe seul au début... et qui s'identifie à lui-même en s'investissant de libido », hors de toute référence corporelle, ce moi psychique pur qui perdurera toute la vie dans les zones les plus obscures de notre inconscient, cette psyché pure-psyché sans frontières corporelles, psyché en mal de corps — me paraît être ce qui constitue l'événement de toute groupalité. Et nous verrons que la clinique familiale, dans la technique analytique, nous met en contact avec cette psyché illimitée, la psyché groupale primaire. J'aborde là un aspect de mon hypothèse concernant le fonctionnement mental groupal : l'individuation se fait par l'intégration du soma par la psyché ; l'individuation tient à l'enracinement de la psyché dans le corporel. Par contre

nos virtualités groupales tiennent, profondément, à la psyché pure, renvoyant à un stade où elle fonctionnait de façon autonome sans lien corporel. En clair, l'individuel c'est le soma, délimité, avec frontières ; le groupal c'est le psychique, illimité, sans frontières.

4. Le sentiment du Moi psychique : une expérience continue (à partir de P. Federn)

Poursuivant mon approche graduelle de la psyché groupale originale, je me dois de faire une large place au pionnier du traitement des psychotiques en rapport avec leurs familles, P. Federn.

Selon Federn le moi est une expérience continue de la psyché. Il existe un « sentiment du moi » dès le début de la vie : il est antérieur à tout autre contenu mental. Il est lié à l'être et constitue un moi rudimentaire. Il est au départ indépendant de toute perception corporelle. Ce « moi primordial » est inné, purement psychique, et se donne d'emblée comme une totalité, avec un « sentiment de moi central », un « centre mental », qui lui confère une unité, une cohérence interne.

C'est ce moi psychique primordial qui assurera toute la vie un sentiment du moi psychique nettement différencié du sentiment du moi corporel. La distinction moi psychique-moi corporel est le fondement de la théorie du moi de Federn. « Nous pouvons décrire le moi mental comme un 'moi intérieur'. Le sentiment corporel du moi est un sentiment unifié des investissements libidinaux des appareils moteurs et sensoriels... Les sentiments corporel et mental du moi sont clairement ressentis comme séparés ». Ils sont unifiés chez l'adulte normal de telle façon que le moi corporel ressent le corps comme extérieur, comme situé entre le moi mental et le monde externe. « Lorsqu'on parle de l'esprit et du corps », il s'agit en vérité d'une abréviation pour 'moi mental et moi corporel'. De la même façon l'âme signifie l'expérience qu'on fait du 'moi mental' ». Cette distinction moi mental-moi corporel apparaît nettement dans l'observation clinique du sommeil, du rêve, de l'anesthésie, de l'évanouissement, et de l'éveil.

Le sentiment du moi psychique est ce qui assure le sentiment de continuité de l'être ; il est toujours présent. Alors que le sentiment du moi corporel est variable. C'est le moi psychique qui évite un sentiment d'inquiétante étrangeté au réveil. Car le moi psychique, présent dans la vie éveillée, est aussi le seul investi dans le rêve, tandis que le moi corporel n'est réinvesti qu'au réveil.

Dans un processus normal de réveil, le moi corporel et le moi mental se réveillent simultanément. « Mais on peut observer une légère avance du sentiment mental du moi sans aucun sentiment d'étrangement ».

« Dans l'évanouissement où la perte de conscience est graduelle, la distinction entre moi corporel et moi mental est plus claire que dans l'endormissement. Pendant un court moment seul le moi mental est senti d'une façon précise dans une expérience qui ne se produit jamais dans d'autres conditions. Peut-être est-ce cela qui accompagne les états d'extase et est responsable de la conviction dualiste auto-évidente de l'existence séparée de l'âme et du corps ».

Le sentiment mental du moi est le premier à être expérimenté par l'enfant. *Le sentiment du moi lié au corps* et aux perceptions transmises par le corps *n'apparaît que graduellement*. Cette affirmation de la présence du moi psychique par rapport au moi corporel présente à mes yeux un intérêt particulier dans le cadre de mon hypothèse selon laquelle la psyché groupale familiale est fondée sur ce vécu psychique primaire non corporel.

Federn s'est particulièrement attaché, dans un texte lu à la Société viennoise de psychanalyse en 1928, « Le moi comme sujet et objet dans le narcissisme », à relier le sentiment du moi psychique au premier vécu psychique, au « moi primordial ». Il y démontre la spécificité du *sentiment du moi primaire* : Il est un sentiment du moi *spécifiquement psychique*. Le sentiment du moi psychique doit nécessairement être présent dès le début « comme trame de continuité dans l'état changeant » du moi corporel. Le sentiment du moi corporel résulte en effet du développement progressif de l'auto-érotisme. A mesure que s'avance le processus de l'« incorporation au moi », chaque phase du développement du moi obtient une satisfaction auto-érotique. Federn précise que ce moi primaire est *érogène dès le début* et qu'il est *egocosmique* : « Il inclut le monde extérieur : au début, la limite du moi coïncide avec le monde conceptuel entier de l'enfant. »

Federn pose la question : pourquoi ce moi psychique primordial est-il si difficile à repérer et à conceptualiser ? En y répondant, il explique peut-être aussi les raisons pour lesquelles les conceptions concernant l'appareil psychique groupal ont été longues à se faire jour dans le champ de la recherche psychanalytique, et rencontrent encore scepticisme ou indifférence. Pourquoi, se demande donc Federn, est-il si « difficile d'obtenir une vue claire de l'investissement narcissique primaire des fonctions

mentales » ? Il avance deux raisons complémentaires l'une de l'autre à ces difficultés d'observation du moi primaire naissant et de sa persistance chez l'adulte :

— Première raison : le sentiment du moi psychique est tellement obscurci par les contenus auto-érotiques et par les contenus libidinaux objectifs ultérieurs qu'il n'attire l'attention que dans les cas de variations et de perturbations (dépersonnalisation et étrangement), ou dans les états d'extase et d'union mystique, « là où semble prendre fin le *primum individuationis* avec les lois de causalité ».

— Deuxième raison : le moi psychique primordial ego-cosmique est « refoulé et devient inconscient en totalité ». Il réapparaît dans les rêves et les psychoses. Federn ne renie rien de l'originalité de ses vues : « Je crois qu'il s'agit là d'une conception nouvelle car d'habitude seul le refoulement des relations d'objet et leur élaboration sont considérées. » Mais cette expérience du moi primaire refoulé reste dynamique dans l'appareil psychique adulte. « Toutes les expériences du développement ultérieur, reconnues comme telles, sont marquées par les vieilles représentations venant d'un temps plus ancien, et investies par le sentiment du moi (psychique primaire), laissant ainsi « deux impressions, deux traces, deux engrames du même objet. L'une est teintée de narcissisme, est indistincte et ne correspond absolument pas à la réalité objective... L'autre, correcte, acquise récemment, est très accessible à la correction par une nouvelle expérience ».

Ainsi Federn postule une double perception du monde extérieur, l'une faite par un moi structuré, psychique et corporel, bien individualisé, l'autre opérée par un moi psychique sans ancrage corporel. N'est-ce point là une ouverture vers deux dimensions du moi, sa dimension *individuelle* et sa dimension *groupale* ? Le moi psychique original, écosmique, sans limites, qui existe avant tout vécu, avant son « incorporation » selon le mot heureux de Federn, me paraît être à l'origine de tout processus groupal.

5. Fonctions alpha maternelle, infantile, et groupale (à partir de W.R. Bion)

Pour éayer mon hypothèse concernant la psyché groupale et ses rapports avec la psyché primitive, je me tournai vers W.R. Bion qui présente l'intérêt d'avoir abordé le champ psychanalytique après une expé-

rience et une théorisation du fonctionnement des groupes¹. S'il n'a pas lui-même repris ses études sur les petits groupes à la lumière de son expérience psychanalytique et de sa théorie de la pensée, nous tenterons de saisir ce qui fait le lien de ces deux séries de travaux.

Bion propose une théorie de l'origine de la pensée : le psychisme néonatal comprend deux éléments de base, les éléments bêta et les éléments alpha. Les éléments bêta correspondent à une phase primitive du développement : il s'agit de « sensations et d'émotions », « impressions sensorielles et vivances émotionnelles » (selon la traduction française de L. Grinberg et coll., 1976), dont le destin normal est d'être « digérées » par la fonction alpha maternelle et d'être ainsi transformées en éléments alpha : pensées oniriques, penser inconscient de la veille, rêves, souvenirs, tous éléments contenant une certaine « résonance affective » et une « pénombre d'associations ». Les éléments sensoriels et émotionnels non transformés demeurent éléments bêta, des « choses en soi » et non des pensées de la chose ; ils sont évacués par l'identification projective, ils sont évacués, donnant naissance à ce que Bion appelle des « objets bizarres ».

— Les premières « pensées » du bébé, éléments bêta, sont traités par identification projective, évacuées parce que représentant des stimuli insupportables tels quels. Ces « proto-pensées » correspondent à une sensation d'absence, de trou.

— Dans un deuxième temps, apparaît la capacité de penser, en rapport avec la possibilité de soutenir la frustration, d'accepter le délai. Le bébé transforme ainsi sa sensation-émotion de vide en une « pensée » de non-chose, de non-objet, de non-sein. Le non-sein est la première pensée, qui donnera peu à peu naissance à l'« appareil à penser les pensées ». Bion distingue en effet les « pensées » et l'« appareil à penser ». Dans l'ontogenèse, les pensées précèdent l'appareil à penser. Les éléments bêta ne sont pas « pensées ».

« La fonction alpha convertit les données sensorielles en éléments alpha et fournit le matériel des pensées du rêve ». La constitution de la fonction alpha du bébé — capacité de transformer des « sensations-émotions » pures en « rêves-souvenirs » — s'effectue par le contact

1. Ma réflexion sur Bion prend appui sur certains textes mêmes de Bion traduits en français, en particulier *Recherches sur les petits groupes* (1961), *Théorie de la pensée* (1962), *L'Attention et l'interprétation* (1970), ainsi que sur la présentation et les commentaires de l'œuvre de Bion par L. Ornberg et coll. (1976), P. Luzes (1969) et J. Sarkissov (1969).

avec la fonction alpha de la mère. Grâce à la « capacité de rêverie » maternelle, écrit Bion, en précisant : « dans le cas où cette rêverie maternelle a pour objet l'enfant ou son père ». Le nourrisson se constitue ainsi une « barrière de contact » représentant l'ensemble formé par la prolifération d'éléments alpha, un écran d'éléments alpha. La fonction alpha maternelle a permis la formation de la fonction alpha de l'enfant. Cette barrière alpha est comparable à « l'acte de rêver », protecteur du sommeil.

Si l'enfant n'est pas parvenu à constituer sa fonction alpha (si la mère est incapable de supporter les projections bêta de l'enfant pour les lui redonner ensuite sous une forme tolérable), sa psyché fonctionnera « à la manière d'un muscle » pour expulser les sensations-émotions intolérables ; à défaut d'une barrière alpha, il constituera un « écran d'éléments bêta » qui rend compte de « l'état mental où il n'existe pas de référence entre conscient et inconscient » : c'est l'état qui se manifeste chez les patients psychotiques qui ne peuvent être « ni éveillés ni endormis ». Sans écran alpha, il n'y a pas de rêve. L'écran bêta est décrit par Bion comme une agglomération floue d'éléments bêta, une « agglutination » et non une intégration.

Bion décrit ainsi deux ordres de penser : un « penser » qui engendre des proto-pensées, de l'« impensant » ; et un penser qui emploie ces proto-pensées, ces sensations-émotions. Les proto-pensées sont comparables à un contenu ϕ à la recherche d'un contenant ψ . La mère, grâce à sa fonction alpha, remplit au départ cette fonction réceptive : elle métabolise, désintoxique, les sensations-émotions projetées sur elle par l'enfant qui intériorise sa propre fonction alpha, sa propre capacité de transformer du corporel brut en rêves-souvenirs.

La théorisation complexe et originale de Bion représente un apport nécessaire à la compréhension de la constitution du psychisme groupal primaire (familial), et de l'aptitude ultérieure de l'individu à vivre dans les autres groupes que le groupe familial. Bion présente une théorie de la pensée cohérente dont il n'exploite pas toutes les ressources. Il insiste, à la suite de Freud, sur l'association soma-psyché dès la naissance. Il met en relief l'image d'un soma à la recherche d'une psyché.

Les proto-pensées (sensations-émotions) peuvent être décrites comme des vécus corporels purs à la recherche d'un contenant psychique. Ces vécus bruts d'un corps partiel, disjoint, démembré, non unifié, sont constitués de sensations intolérables tant qu'ils ne sont pas contenus

dans une pensée unifiante, tant qu'ils ne sont pas psychisés. La mère est, par nature, le contenant psychique de ce corps en mal d'esprit. C'est la psyché maternelle qui accueille les « pensées » — impensées — de son enfant pour en faire de la pensée, par un mécanisme d'identification projective réciproque. Cette psyché maternelle contenante est sa « capacité de rêver », qui est de l'ordre de l'inconscient, soumise aux processus primaires. N'oublions pas la précision de Bion : la rêverie de la mère, pour remplir sa fonction réceptive, métabolisante, doit porter sur l'enfant ou sur le père de l'enfant.

Ainsi Bion relève l'existence, dès la naissance, d'un mécanisme essentiel de psychisation groupale. La psyché individuelle, dans son origine, se constitue que par un système de projection-reprojection qui transforme du corporel en psychique. La psyché de l'enfant prend naissance nécessairement dans ce creuset groupal qu'est la « rêverie familiale », l'inconscient familial.

Cette psychisation primaire me paraît être le modèle des phénomènes d'inter-fantasmatisation inconsciente dans les groupes, phénomènes décrits sous le nom de « résonance inconsciente » par S.H. Foulkes (1948), de « fomentation fantasmatique » ou « résonance fantasmatique » ou « réalité psychique inconsciente trans-individuelle » par D. Anzieu (1975), d'« appareil psychique groupal » par R. Kaës (1976). Ces phénomènes correspondent à ce que Bion répétait dès 1952 dans *Dynamique des groupes-Revision* et qu'il dénomme « mentalité groupale » en 1961 dans *Recherches sur les petits groupes*. La « mentalité groupale » est la capacité pour un sujet de vivre le groupe comme une totalité, comme une unité psychique, dans une sorte d'anonymat inconscient. Chaque membre d'un groupe possède une « valence » groupale qui lui permet d'entrer instantanément et inconsciemment en combinaison fantasmatique avec un autre membre, ou avec le groupe dans sa totalité psychique.

Bion, pionnier dans la compréhension des mécanismes groupaux et théoricien de la pensée primaire, n'a pas, comme je l'ai dit, conjugué ses découvertes dans les deux domaines. Mais il nous fournit quelques repères, permettant d'articuler ses deux théorisations, lorsqu'il expose les trois « pré-supposés de base » (1961). Les trois pré-supposés de base ressortissent à une activité mentale (groupale) irrationnelle, inconsciente, créatrice d'intense émotion et déclenchée de façon instantanée et involontaire. Tout groupe fonctionne toujours selon l'un ou l'autre de ces pré-supposés de base : dépendance, attaque-fuite, ou couplage. Bion

précise que les prototypes de ces pré-supposés groupaux doivent être recherchés dans les phénomènes « proto-mentaux » renvoyant ainsi à « une matrice où le physique et le psychique ne sont pas encore différenciés ». Nous retrouvons ici un rappel de l'origine de la pensée individuelle, et un lien entre la psyché individuelle et la psyché groupale¹.

La pensée primaire — « proto-pensée » — se projette, en s'y étayant, sur la psyché maternelle « rêvante » ; les vécus groupaux fondamentaux sont renvoyés, pour leur origine, dans ces vécus « proto-pensés ». Ceci ne confirme-t-il pas l'idée que, pour Bion, psyché individuelle en formation et psyché de groupe se confondent au départ ? La pensée groupale est la matrice de la pensée individuelle ; elle est, chez l'individu, cette *part extra-territoriale du moi toujours disponible pour les vécus groupaux*. Ce moi extra-territorial, *no man's land familial*, est cette part qui demeurera mi-psyché individuelle mi-psyché maternelle, ce domaine ouvert à l'autre, sur l'autre, dès la naissance, et qui restera ouvert, sans frontières, jusqu'à la mort, du fait de son origine extra-territoriale, maternelle.

Pour constituer son psychisme, l'enfant projette ses vécus corporels bruts dans l'appareil psychique maternel afin qu'ils s'y « psychisent », qu'ils deviennent des vécus psychiques. C'est dans cet espace psychique que prend naissance la psyché de l'enfant. La « rêverie » de la mère, réceptacle contenant de ces éléments corporels bruts, est caractérisée par Bion comme se référant à des aspects « non sensoriels », non corporels purs, et est comparée à l'« intuition » (phénomène « différent de l'expérience sensorielle ») de l'analyste qui entre en contact avec des éléments non sensoriels de la réalité psychique de son patient.

S'il émerge des travaux de Winnicott, de Tausk et de Federn, l'image d'une psyché en mal de corps, la lecture de Bion par contre nous fournirait la représentation inverse d'un corps en mal de psyché : des éléments corporels bruts en recherche de psychisation. Ce qui pourrait paraître contradiction entre deux types de théorisations ne l'est pas en fait si l'on convient de l'existence, chez Bion également, mais latente, du primat du psychisme, de la précession d'un appareil psychique. La psyché maternelle est « déjà là » ; en tant que « capacité de rêverie », elle tient lieu

1. D. Anzieu (1975) a assimilé les deux premiers pré-supposés de base à une image paternelle à double face (protectrice et dangereuse), et le troisième pré-supposé de base au fantasme de scène primitive. Cette interprétation souligne bien le lien entre ces vécus groupaux de base et les fantasmes individuels les plus primitifs issus de la phylogénèse.

de psyché infantile. Elle représente la condition préalable indispensable à la survie somatique même du nourrisson. L'« appareil à rêver » maternel (et paternel), l'« appareil à rêver » parental préexiste à l'enfant et se constitue d'emblée comme une psyché de prothèse, rapidement assimilée par l'enfant comme une fonction alpha commune, puis comme un « appareil à penser » propre.

Il me semble avoir trouvé chez Blon de quoi renforcer mon hypothèse selon laquelle l'individuel, c'est le corporel : le groupal, c'est le psychique. Les groupes n'ont et n'auront jamais de corps, sinon un corps psychique, fantasmatique, symbolique, résultant d'une projection sur un écran alpha groupal qui leur donne un contenant-peau psychique. Mais le vécu groupal sera toujours essentiellement un vécu psychique quels que soient ses avatars corporels fantasmatiques.

6. Le Moi non-Moi, dépôt dans la psyché familiale

(à partir de J. Bleger)

Dans un article de 1966, « Psychanalyse du cadre analytique », J. Bleger distingue, dans la situation analytique, d'une part les processus qui sont objet d'étude, d'analyse et d'interprétation, d'autre part le cadre, le « non-processus », qui est fait de constantes, à l'intérieur duquel se déroule le processus. Le cadre est l'objet du contrat analytique de départ : il concerne explicitement les conditions de temps, de lieu, d'argent, et implicitement les règles de libre association, d'abstinence et d'écoute. A partir de plusieurs exemples de cures Bleger montre que ce cadre habituellement « muet » — c'est-à-dire qu'il ne fait pas problème, il va tellement de soi qu'il semble ne pas exister — doit rester invariable pour que le processus puisse s'y dérouler. S'il y a rupture du cadre, de la part de l'analysant ou de la part de l'analyste, apparaît chez le patient une « angoisse catastrophique » caractéristique d'un stade du développement où Moi et non-Moi ne sont pas encore distingués.

A partir de ses observations sur les variations du cadre dans la situation analytique, Bleger formule des hypothèses ontogénétiques qui éclaireront mon propos. Le cadre est, selon l'auteur, comparable à une institution. Et « toute institution est une partie de la personnalité de l'individu : et cela au point que l'identité est toujours entièrement ou en partie institutionnelle, au sens qu'au moins une partie de l'identité se structure par l'appartenance à un groupe... » Les institutions sont « le noyau

de base de l'identité ». Cadre, institution, constituent le moule de l'individu.

Le Moi individuel se structure au cours de ses relations progressives avec les objets gratifiants et frustrants. Mais le Moi, pour se constituer, s'origine dans un « non-moi » dont le support est le cadre invariant, stable, immobile de l'institution familiale. Le non-moi — Bleger l'appelle aussi « méta-Ego » — moule du futur moi, est « déposé » dans la mère elle-même. Il est la base de l'identité ; il est spécialement repérable dans les analyses de psychotiques, quand le cadre est remis en question. C'est du non-moi que dépend la possibilité de la formation et du maintien du moi. « L'identité dépend de la manière de gérer et de maintenir le non-moi ». Il est le fond ou le cadre du moi organisé. « Non-moi et moi sont comme fond et figure d'une gestalt unique. »

En ce qui concerne son origine, « le cadre, récepteur du non-moi individuel, est la partie la plus primitive de la personnalité, c'est l'élément fusionnel moi-corps-monde de l'existence auquel dépendent la formation, l'existence et la différenciation (du moi, de l'objet, de l'image du corps, du corps, de l'esprit etc.). » Dans la situation analytique, le cadre est le réceptacle de la partie la plus psychotique de la personnalité du patient ; il correspond à la non-différenciation des premiers stades de la personnalité. En résumé, Bleger spécifie le non-moi comme « un dépôt dans le cadre de l'institution familiale la plus primitive ».

En 1975, dans *Symbiose et ambiguïté*, Bleger développera ses vues sur la nature et l'extension de ce méta-Ego, base du moi. L'organisation la plus primitive du moi et du monde, au début de la vie, est constituée par le « noyau d'indifférenciation primaire » qu'il appelle aussi « noyau agglutiné ». Ce noyau agglutiné — qui correspond au non-moi, au méta-Ego — est un conglomérat, une condensation de formations très primitives du moi qui ne sont ni stratifiées ni cohérentes entre elles.

Ce noyau indifférencié a pour destinée d'être déposé chez l'autre ; il maintient ainsi une fusion entre le dépositaire et le déposant, caractéristique de la symbiose. En ce sens, ce mécanisme est à distinguer de l'identification projective kleinienne. Pour Bleger, ce noyau et ce mécanisme délimitent une position psychique antérieure à la position schizo-paranoïde : c'est la position « agglutinée » : « gliischro-carica » (de γλοιχρον = visqueux, et καρικα = noyau). Ce noyau agglutiné qui existe dès le tout début de la vie ne comporte ni discrimination ni dissociation : le clivage entre les objets partiels (bons ou mauvais) n'existe

pas encore. Le caractère spécifique de ce noyau est l'*ambiguïté* : il n'y existe pas d'opposition, pas de discrimination, pas de contradiction, pas de limitation. Cette ambiguïté deviendra « divalence » dans la position schizo-paranoïde, puis ambivalence dans la position dépressive prélude à la phase génitale précoce.

J'insisterai sur la particularité de ce noyau non discriminé qui touche le plus à mon sujet. Ce noyau est déposé, chez l'autre, tel un paquet, dans toute son indiscrimination. D'où ses caractéristiques de « *massivité* » et d'« *incognito* ». La projection de ce « paquet » chez un dépositaire est absolument nécessaire pour l'évolution et le développement du moi. Sa réintroduction ne peut se faire que par petits morceaux, à travers les expériences du monde extérieur, qui permettront la discrimination. Cette évolution normale suppose l'acceptation, de la part du dépositaire-mère, d'une symbiose prolongée afin que l'enfant puisse récupérer par petits morceaux les aspects devenus discriminés de son noyau. Par contre une rupture brusque de la symbiose s'accompagnant de la réintroduction brutale du noyau indifférencié, massif, engendre l'« angoisse catastrophique » : le noyau non-moi envahit le moi, le submerge.

Dans toute personnalité existe dès la naissance comme position préalable à la position schizo-paranoïde, et persistera tout au long de la vie, ce *noyau agglutiné, clivé du moi, déposé ailleurs*. C'est la part psychotique que chacun porte en soi et qui refait compte de l'aptitude à la symbiose.

Bleger fait partie de cette catégorie peu nombreuse d'auteurs qui se sont attachés à étudier le lien entre l'individu et l'institution fonctionnant comme cadre, conteneur, matrice de la psyché individuelle¹. En dévoilant cette part de l'individu aliénée au groupe, il nous fournit des éléments qui permettront de reconstituer la genèse de la vie psychique groupale. « L'identité est toujours entièrement ou en partie institutionnelle », écrit-il. L'institution est le noyau de base de l'identité. Et toute institution, y compris la situation analytique, n'est que la *représentation du cadre primaire de l'institution familiale* où le non-moi, base du moi, le méta-Ego, a été déposé tel un noyau agglutiné de psychisme indifférencié, ouvert, qui restera clivé de la personnalité ultérieure, et qui éclatera dans la psychose déclarée ou se manifestera dans les vécus profonds de groupe. Tout individu porte en lui dès la naissance et jusqu'à la mort

1. Rappelons les travaux de P. Dabot (1971 et 1979), R. Kaes, R. Roussillon (1977 et 1978).

ce noyau psychotique qui est à l'orée de son développement et qui constitue son psychisme premier.

Ce noyau — Bleger insiste sur sa terminologie — est à considérer comme du négatif, du non-moi, du flou, de l'indifférencié, du non-individué, de l'ouvert, soit ce qui chez un individu permet l'ouverture à l'autre, la symbiose avec l'autre. Il s'oppose ainsi à la conception freudienne relative à la monade primitive ; pour lui « *la personnalité est une structure ouverte qui se ferme, et non le contraire* ».

C'est à ce noyau d'indifférenciation primaire, dont la destination naturelle est d'être déposé chez l'autre, que tout sujet devra d'entrer en résonance affective, fantasmatique, inconsciente, spontanée et immédiate, avec les autres psychismes. C'est ce noyau même, psychotique dans son essence, qui est mis à contribution dans toutes nos communications et dans tous les groupes. Il est d'emblée, dans une interrelation duelle ou plurielle, re-déposé chez l'interlocuteur ou les membres du groupe, et à plus forte raison, dans l'état amoureux, « prototype normal de la psychose », la passion est faite de ce dépôt, de cette dépossession totale de la part la plus primitive du psychisme chez l'être aimé. Le dépôt de ce noyau, aussi bien chez l'interlocuteur tout-venant, est ce qui constitue la saveur, la chaleur, la profondeur et le spontanéité de nos échanges journaliers, coutumiers.

Dans les groupes, l'*illusion groupale* traduit au mieux ce phénomène de dépôt réciprocité et multiple de la part psychotique individuelle, engendrant la *fusion de ces noyaux ouverts* qui trouvent ainsi leur chemin premier : l'indifférenciation ; c'est la symbiose groupale, la « folie » groupale.

C'est de même cette part obscure, non individualisée, qui est à l'origine de la symbiose observée par Bleger dans la cure analytique, de l'« élation narcissique » (B. Grunberger) ou de l'« anacitose de transfert » (J. Guillaumin) répétée au début d'une cure.

La communication esthétisée, la transmission par l'artiste de sa perception du monde, ne peuvent sans doute s'expliquer que par cette mise en commun du noyau indifférencié primaire.

Prolongeant encore plus les vues de Bleger, je dirai que notre vie de tous les instants utilise ce noyau primitif qui est projeté dans le cadre de notre environnement : personnes, objets, paysage. Le sens de la vie, le fait qu'elle soit vectorisée, le goût de l'avenir que nous retrouvons au matin, le sentiment de familiarité des choses de notre entourage, est le fruit de

ce dépôt de la partie la plus profonde et la plus primitive de nous-mêmes dans l'habituel journalier qui devient ainsi miroir de nous-mêmes : l'étrange nouveau nous devient familier.

La familiarité de notre image au miroir elle-même, au réveil, sa prise en charge naturelle, nouvelle, quotidienne, par le moi vigile, ne peut-elle être considérée comme la conséquence du dépôt, dans le cadre, dans le miroir lui-même, dans ce qu'il reflète de l'environnement, de notre non-moi, de notre méta-Ego primitif ? Les troubles somatognosiques fonctionnels, dans la dépersonnalisation ou l'étrangeté, peuvent trouver leur fondement psychologique dans la difficulté de déposer ce noyau « étranger » et qui nous est pourtant si familier, constitutif qu'il est de la base de notre psyché.

Si notre monde de l'état vigile nous apparaît si simplement au réveil, malgré la rupture foncière de fonctionnement psychique, comme un aspect complémentaire, mais non radicalement différent, de notre monde onirique, en d'autres termes si notre moi vigile et notre moi onirique nous apparaissent comme appartenant au même moi, si nous nous sentons au réveil celui-là même qui s'est endormi la veille, c'est que le point commun à ces deux mondes, à ces deux moi, est ce noyau psychique basal, présent, invariable pendant le sommeil et la veille. Cette invariabilité assure notre sentiment de continuité dans l'être, de permanence du moi, à travers tous ses avatars, et est projetée dans le cadre de notre vie quotidienne, comme *méta-Ego-invariant*.

Le caractère d'invariance du méta-Ego est ce qui donne stabilité, identité, sécurité à l'Ego, et qui lui permet de se sentir un Ego corporel à part entière, malgré la fusion psychique dans les groupes. *C'est le méta-Ego psychique qui se dissout dans les groupes et qui en assure le ciment*, malgré l'individualisation foncière des moi corporels.

Dans ses textes, Bleger suggère (tellement e-je lui paraît aller de soi), plus qu'il ne la précise, la genèse de ce méta-Ego, de ce cadre du moi. Le non-moi est déposé « dans la mère » ou « dans le cadre de l'institution familiale la plus primitive » du sujet. Nous retrouverons en effet dans la clinique de l'institution familiale, dans la thérapie analytique de la famille en tant que groupe, cette indifférenciation primaire, constitutive de l'esprit familial et de la fantasmatique familiale inconsciente, en particulier à travers la vie onirique des membres de la famille. C'est sur ce noyau d'indifférenciation primaire que travaille l'analyste du groupe familial.

7. Le Moi onirique comme aire interpersonnelle

(à partir de J. Guillaumin)

La psyché indifférenciée, constituée de psychique pur non encore incorporé, non encore individualisé, et qui sera la base de la communication fantasmatique inconsciente, est décrite par les auteurs que j'ai cités comme une psyché floue, faite d'éléments agglutinés, agglomérés, sans unité, sans cohérence, sans stratification, sans logique, c'est-à-dire fonctionnant selon le processus primaire : une psyché onirique, une psyché de rêve qui ne contiendrait aucun élément de secondarisation.

J. Guillaumin (1979)¹ a étudié les rapports entre le rêve et le Moi en se situant constamment à un niveau métapsychologique, ce qui différencie nettement son travail de celui de Federn par exemple où les vues phénoménologiques l'emportent souvent. Sa dialectique Moi onirique-Moi vigile repose sur l'hypothèse originale d'une « identification projective réciproque intra-psychique ». Il relève ce « fait hautement original de la vie psychique » humaine, cette relation « quasi inter-personnelle » à l'intérieur d'une même personne, un échange en miroir entre le Moi du rêve et le Moi de la veille. Outre cette « inter-personnalité » intrapsychique de la vie onirique, l'auteur souligne que le rêve, formation tout à la fois apparentée et étrangère au Moi vigile, est particulièrement « apte à fournir le support d'une médiation entre les consciences ». Il a « un exceptionnel pouvoir de transivité qui fait se rencontrer plusieurs regards distincts à se mirer dans le même puits ». Le rêve a dans une certaine mesure, comme le miroir de Lacan, « le pouvoir d'objectiver le sujet en le représentant à lui-même tel qu'il apparaît, c'est-à-dire tel qu'il s'affère, au sens étymologique, dans le point de vue des autres ».

Le Moi nocturne, « image du non-Moi ou de l'Autre », produit le rêve, cette sorte de « chambre noire » où la désafférentation sensorio-motrice transforme les petites quantités d'énergie d'ordre somatique en éléments visuels, en images pures. Reprenant l'étude de B. Lewin (1958) sur les trois rêves de Descartes, J. Guillaumin précise que l'activité d'élaboration représentative correspond idéalement à la mise au point du « sentiment du Moi mental » qui se substitue au sentiment du Moi corporel. La chambre noire du rêve permet au Moi corporel de s'évacuer du spectaculaire et de s'apparaître comme une sorte de « Je transcendantal ». Le

1. *Le rêve et le Moi*, recueil de travaux s'échelonnant de 1971 à 1978, remaniés, et de textes inédits.

mécanisme de la figuration du rêve est plus qu'une mutation du vécu corporel brut en matériel projectif visuel (Lewin) ; il est plutôt pour J. Guillaumin « une fédération des espaces sensoriels sous le primat du visuel », la mise en images visuelles dans le rêve étant un effort du Moi psychique pour figurer le temps de l'inconscient, pour supprimer ou neutraliser la « conscience obscure d'un changement dans le Soi », en somme, dirais-je, pour court-circuiter au maximum le Moi corporel et maintenir ainsi le sommeil.

Le dormeur met provisoirement sa sensorio-motricité de relation en vacance. Tout se passe comme si, en quelque sorte, « Il n'avait plus de corps » (souligné par l'auteur). Mais cette affirmation est nuancée : « Non seulement le dormeur 'a' un corps inconscient quoique faiblement relié à son fonctionnement psychique, mais son étage psychique lui-même 'est' corporel. » Ce caractère corporel est constitué par des charges d'énergie très légères d'origine somatique qui alimentent la psyché. C'est du fait de cette perte presque totale de l'individuation corporelle, de l'ancrage somatique, que le rêveur perd « le lieu d'où part l'énonciation capricieuse du rêve : ici le vagabondage est total. Je suis l'autre, ou Je suis Toi et réciproquement, ou les deux ensemble ».

Nous retrouvons dans les thèses de J. Guillaumin concernant le Moi onirique, un des facteurs qui permettent aux différents Je d'un groupe de se dissoudre, de s'indifférencier dans un moi groupal, dans l'appareil psychique groupal. C'est par leur Moi onirique que les participants d'un groupe communiquent inconsciemment, utilisent inconsciemment à cette fin la partie constitutive première de leur appareil psychique, leur noyau psychique flou, indifférencié, leur psyché primaire encore quasi non afférenciée.

Les observations expérimentales électro-encéphalographiques que j'ai rappelées nous montrent que le tracé du nourrisson est en majorité un tracé onirique, paradoxal, alors que le tracé vigile n'est pas encore nettement structuré. J. Guillaumin ouvre une perspective intéressante sur la psyché primitive, vécu brut projeté sur la réverie maternelle, et qui peut ainsi devenir réverie propre : Qui rêve dans la psyché du nourrisson ? La mère ou l'enfant ? Ou s'agit-il d'une réverie mutuelle ? réciproque ? commune ? Nous nous posons la même interrogation dans un groupe, et particulièrement dans une thérapie du groupe familial : Qui pense ? Qui rêve ? Où cela rêve-t-il ? La clinique du rêve en thérapie familiale analytique est, nous le verrons, très riche d'enseignement. J. Guillaumin ne souligne-t-il pas le statut d'« extra-territorialité » du monde

onirique », « utopie, non-lieu du rêve, une exception aux lieux de la topique décrite par Freud ».

8. L'appareil psychique parental et infantile

L'appareil psychique familial — à trois personnes ou davantage — s'édifie dans cette zone psychique obscure, indifférenciée, des différents membres du groupe familial : père, mère, enfant, chacun utilisant cette partie de lui non-lui disponible pour la communication inconsciente. Nous pourrions compléter la phrase de Winnicott : « Cette chose qu'on appelle un nourrisson n'existe pas, il n'existe que le couple mère-nourrisson », de la façon suivante : il n'existe que des triades père-mère-nourrisson. En effet le nourrisson, par son vécu psychique primaire, déclenche chez la mère (ce qui est facilement observable) mais aussi chez le père (on l'a moins observé) un mode de fonctionnement psychique apparié à son propre fonctionnement : la régression à un mode de fonctionnement qui était celui de leur propre appareil psychique à leur naissance, encore indifférencié.

La « maternalité » a été suffisamment observée et décrite, en particulier par Winnicott : la « sollicitude maternelle primaire » est dans son fond une communication, à travers le *holding* et le *handling*, tendant à la fusion de deux appareils psychiques. B. Lewin a remarqué que ce que nous nommons couramment le stade oral est en réalité une « situation orale » vécue et par la mère et par l'enfant.

La « paternalité »¹ a été moins étudiée et moins décrite parce que refoullée, ou plutôt réprimée et peut-être cliivée, en rapport avec des a priori culturels. La thérapie familiale analytique permet de la mettre en évidence en tant que mode de fonctionnement régressif d'une partie de l'appareil psychique paternel qui a la possibilité de se mettre en communication directe avec les appareils psychiques de l'enfant et de la mère.

Ainsi la « parentalité » me paraît correspondre, à son niveau le plus profond, à un branchement, à une mise en communication purement psychique, au-delà de la corporalité individuelle, des appareils psychi-

1. Cf. le 21^e séminaire de perfectionnement de l'Institut de Psychanalyse : « *L'avenir de l'image du père dans la cure psychanalytique. Les résistances, défenses et élaborations qu'elle suscite.* » (Paris, janvier 1979). Cf. également le numéro de *L'Inconscient* (1968) consacré à « La paternité », et le numéro d'*Interprétation* (1969) qui a pour thème « Le père ».

ques paternel et maternel entre eux d'une part et avec celui de leur enfant d'autre part.

La fantasmatique familiale inconsciente est, comme l'a montré D. Anzieu pour le groupe en général, un rêve, et de plus, un rêve amoureux. Au-delà de l'institution sociale que représente la famille, au-delà des mots et des gestes qui s'échangent à travers la réalité des corps individuels de chacun des membres, l'esprit familial est un rêve amoureux. Dans une perspective métapsychologique, nous y retrouvons les caractères de l'activité onirique dominée par les processus primaires.

Au point de vue économique, la libido s'y manifeste comme s'écoutant de l'un à l'autre des membres sans rencontrer de limites.

Au point de vue dynamique, tout paraît s'y jouer dans une zone a-conflictuelle, mais non point au sens hartmannien d'une aire autonome et neutre libidinalement. Ce qui domine c'est la fusion des psychés individuelles comme si les corps individuels n'existaient pas.

Au point de vue topique, c'est le retour au fonctionnement prévalent des Ça, comme s'il n'existait plus qu'un Ça familial unique ». Il ne s'agit pas seulement, selon le schéma freudien de l'état amoureux, d'une renonciation à son Moi ou à son Idéal du Moi ou à son Surmoi au profit de l'Objet-famille, mais d'une véritable renonciation à son propre Ça, pourrait-on dire.

1. Il me semble rejoindre là le phénomène d'identification primaire aux deux parents, « la forme la plus originale d'identification à un objet » (*Psychologie conflictive et analyse du moi*, 1921), à un stade du développement où « l'investissement d'objet et l'identification ne sont pas à distinguer l'un de l'autre » (*Le Moi et le Ça*, 1923). L'aplanche et Pontalis relèvent l'ambiguïté des positions freudiennes concernant cette identification primitive. S'agit-il d'une identification à la mère ou au père ? Le texte de 1923 confirme, bien qu'en termes parfois contradictoires, l'intuition freudienne de 1921 : « Derrière l'idéal du Moi se dissimule la première et la plus importante identification qui ait été effectuée par l'individu : celle avec le père de la préhistoire personnelle ». Et Freud renvoie à une note en bas de page : « Il serait plus prudent de dire *avec les parents* ». Il précise qu'il s'agit d'une « identification directe et immédiate qui se situe antérieurement à tout investissement d'objet ». Cette identification primaire, préalable à toute différenciation moi-objet, antérieure à la différenciation ça-moi selon la théorie classique freudienne, me paraît également antérieure à l'assemblage corporel de la psyché : elle nous est donnée à la naissance, spontanée, immédiate, dirigée, se réalisant par les voies obscures de la communication psychique inconsciente : identification psychique pure, fondée sur un fantasme phylogénétique, et se réalisant par la communication des inconscients, des « révéries » parentales et infantiles. Le père est tel le père symbolique (mais au niveau d'un fantasme phylogénétique), objet du désir de la mère, ainsi que nombre d'auteurs l'ont souligné après Lacan. Cette première identification assure une marque, une empreinte définitive sur la psyché, et les premières identifications effectuées aux niveaux les plus précoces de la vie gardent toujours leur caractère général et durable. » (*Le Moi et le Ça*)

Que reste-t-il alors de l'individu si toutes ses instances sont en quelque sorte absorbées dans un grand Tout familial ? Il s'agit là d'un mode de fonctionnement psychique parallèle au fonctionnement individuel, qui est comme le tissu familial, la toile de fond, le cadre sur lequel s'établissent les appareils psychiques individuels. La psyché groupale familiale résulte, dans son fond, de la possibilité de chacun des membres de mettre en commun la partie de la psyché pure individuelle, telle qu'elle existait au départ de la vie, avant que l'assemblage corporel individuel ne fût réalisé.

Nous disions : la famille est un rêve amoureux. On retrouve en effet dans ce fonctionnement familial, en ce qu'il a de plus basal, le mode de fonctionnement psychique propre à l'état amoureux, proche de celui que Freud a décrit. Freud en effet a bien remarqué la perte des limites du Moi chez l'amoureux, la régression au narcissisme illimité pouvant engendrer le sentiment océanique d'illimité, où « Moi et Toi ne font qu'un ». Mais son embarras dans les textes concernant l'appareil psychique collectif, à deux, à plusieurs, ou en foule, tient à mon sens au fait que son appareillage théorique, spécialement contraignant dans son aspect économique, ne permet pas d'envisager pour l'être humain dans sa période la plus précoce, une renonciation à son propre Soi, c'est-à-dire un fonctionnement de l'appareil psychique non encore ancré dans le corporel, non encore individualisé.

L'illusion groupale, observée dans tout groupe à un certain moment de son développement, correspond à cette fusion des psychés primitives non encore incorporées. L'illusion, relevée par certains auteurs (D. Anzieu, R. Kaës), pour un groupe, de n'être qu'un même corps, le besoin de s'incorporer dans un organisme global, me paraît une défense primaire contre un vécu encore plus primitif : être une psyché unique et sans corps. Cette « utopie » représentée, à mon sens, la base même du fonctionnement psychique inconscient dans le groupe familial. Utopie au sens strict du terme, appelant la notion d'un hors-lieu psychique individuel, non repéré dans la topique freudienne individuelle : cette part de la psyché, la première qui fût, zone de psyché pure onirique non encore individualisée, et qui de ce fait était destinée à la communication la plus profonde avec l'autre, à la fusion, telle qu'on la retrouve dans le vécu amoureux, l'hypnose, l'illusion groupale.

9. Le Soi comme espace ouvert (à partir de J.B. Pontalis)

Cette zone de psyché pure onirique ne peut-elle pas entrer dans la description topique individuelle, sous la forme du « Soi » tel que l'a conceptualisé J.B. Pontalis (1975) en rapport avec la théorie winnicottienne. J'ai en effet décrit l'appareil psychique familial comme une fusion des espaces psychiques ouverts par nature à la communication. Les psychismes parentaux, comme celui de l'enfant, vivent par ce biais un sentiment de « créativité primaire », tendance double à halluciner un pur objet psychique familial d'une part, et, sous la pression du principe de réalité, à créer l'objet-corps de l'enfant d'autre part.

La créativité primaire du nourrisson — mais revécue sur un mode régressif par les parents eux-mêmes — se réalise selon Winnicott par l'intermédiaire d'une zone transitionnelle, où justement J.B. Pontalis situe le Soi, le Self : « Un moi n'est jamais qu'une somme, plus ou moins intégrée, d'identifications... Ce qui l'anime n'est pas en lui. Le moi est le représentant de l'organisme comme forme : espace-efos et comme enclâssé entre l'espace du ça... et l'espace extérieur » (...) « Le Self est, dans l'espace psychique, le représentant du vivant : espace ouvert, si je puis dire aux deux bouts, sur l'environnement qui le nourrit d'abord et qu'en retour il crée¹. » C'est ce Soi, espace ouvert, qui « fait de la rencontre renouvelée avec autrui l'événement nécessaire ».

Cette conception du Soi, très proche du moi psychique de Federn et très différente des conceptions de E. Jacöbson, de H. Guntrip, de H. Kohut et surtout de H. Hartmann, entreouvre, par son rattachement à l'espace transitionnel, potentiel, un « lieu psychique », qui, sans être une instance individuelle stricte, permet la connexion des psychés, la transition entre les psychismes individuels, par leur bout indifférencié.

10. Communication familiale et communication paradoxale (à partir de M. De M'uzan)

Notons d'emblée que « paradoxale » s'entend ici, non point au sens que lui a donné G. Bateson (1956) repris par P.C. Racamier (1973) et D. Anzieu (1975) dans leurs travaux (sens que nous retrouvons dans notre

1. Les italiques sont de l'auteur.

étude clinique des groupes familiaux), mais dans l'acception que lui confère M. De M'uzan dans son travail de 1976. Il y décrit une activité psychique originale apparaissant chez l'analyste dans la cure, activité qui double les attitudes psychiques habituelles d'attention flottante et de libre sensibilité émotionnelle, et qui se manifeste par l'apparition soudaine de « pensées paradoxales ». Le terme paradoxal est choisi par l'auteur pour caractériser cette forme d'activité psychique hors de l'ordinaire, et en référence à la phase onirique du sommeil. Cette activité de pensée serait à distinguer et de l'activité psychique à l'état de veille et de celle du rêve.

Les pensées paradoxales sont décrites comme essentiellement des représentations imagées, figurées, qui surviennent à l'improviste, ne suscitant ni angoisse ni déplaisir, s'accompagnant chez l'analyste d'un sentiment de « subtil changement d'état, quelque chose comme un flottement très léger », sans perte d'attention, comparable à un état léger de dépersonnalisation. Cette imagerie mentale se révèle, à l'examen, comme sans rapport avec un contre-transfert mal cerné. Ces pensées originales apparaissent soudainement et de façon discontinue, éprouvées passivement, dont M. De M'uzan donne plusieurs exemples personnels, ne sont que la part visible d'un phénomène se déroulant de façon continue, en sourdine, « en retrait des autres activités mentales ». C'est ce que l'auteur appelle le « système paradoxal ».

Le développement de ce système paradoxal devrait « dépendre en partie au moins, de l'inhibition... des fonctions qui permettent de reconnaître autrui et de se protéger ». Chez l'analyste ce système est en principe conservé et développé : en effet les traits qui caractérisent la personnalité de l'analyste seraient « une disposition spéciale à l'identification primaire, comparable à celle du psychotique et du pervers », à quoi s'ajoute « la conjonction d'un fantasme de maternité et l'aptitude à la dépersonnalisation ».

Génériquement, cette aptitude à fonctionner paradoxalement est une donnée commune ; c'est un résidu du fonctionnement psychique primitif, « consistant pour la libido narcissique en la capacité de se déplacer constamment entre la représentation du sujet lui-même et celle de ses objets d'amour, et pour le Moi en une incapacité de s'assurer jamais d'une inébranlable identité ». Ce fonctionnement primitif est réteré à la période où « le 'Je' résiste à assigner une place définie à sa libido narcissique et à en tracer les frontières ».

M. De M'uzan reprend ainsi en l'étayant une hypothèse qu'il avait soutenue dès 1974 dans *S.J.E.M. (Si j'étais mort)*. Il estimait déjà que l'identification primaire était sans doute, chez tout individu, toujours prête à fonctionner, assurant « la pérennité de l'indifférenciation Je-non Je ». Il proposait qu'à côté de l'opposition libido narcissique-libido objectale on distingue une *libido narcissique intra-ego* et une *libido narcissique extra-ego*, laquelle est la part du moi perdu dans l'image des objets qu'il investit. Ainsi le moi ne peut jamais accéder à une pleine identité. « Entre les deux ordres, moi-non moi, il n'y a pas de frontières nettes, mais une sorte d'espace transitionnel. *Se est réparti tout au long d'un spectre, le spectre d'identité, qui va du sujet jusqu'à l'objet même.* »

L'appareil psychique familial est justement constitué par la mise en concordance naturelle, spontanée, de ces espaces transitionnels individuels, la mise en commun de la libido narcissique extra-ego de chaque membre, la fusion de ces zones psychiques indifférenciées que les parents ont connectées lors de leur vécu amoureux et qu'ils remettent en concordance avec la psyché non encore personnalisée de leur nouveau-né. Le système paradoxal me paraît être le mode de fonctionnement basal des groupes familiaux que j'observe et traite. La communication révélée à travers le matériel onirique en est un garant.

11. Hypothèse sur le fonctionnement psychique familial

Ainsi que Freud l'a souligné, le nouveau-né humain se développe selon deux modalités : la satisfaction hallucinatoire du désir d'une part, l'auto-érotisme et l'expérience de la douleur d'autre part. Au début il tend à fonctionner selon le seul principe de plaisir, en hallucinant la satisfaction, selon des schémas fantasmatiques phylogénétiques. Il « crée » l'objet qui lui est donné.

L'hypothèse que je formule concernant l'appareil psychique familial et sa constitution peut se résumer ainsi : l'auto-érotisme et l'expérience de la douleur ancrent progressivement la psyché dans le corporel, et instaurent peu à peu le principe de réalité. Ce sont ces expériences répétées de déplaisir, de plaisir et de douleur, qui donneront l'image d'une unité somato-psychique, la représentation d'un moi corporel représentant du moi

psychique¹. Toutefois, l'hallucination de la satisfaction et de l'objet, phénomène purement psychique au début, restera un mode de fonctionnement toujours utilisable : de façon prévalente chez les structures pathologiques, l'ancrage corporel ayant été défectueux, et de façon discrète, comme un courant profond et parallèle à la vie adaptative corporelle, chez tout individu.

L'hallucination primitive, dans son origine, peut être considérée comme une manifestation psychique pure, une traduction de pure psyché. L'importance de l'activité onirique du nourrisson témoigne de la prévalence de ce mode de fonctionnement : tout se passe comme si le moi psychique du départ tentait de se *sustenter lui-même*, par lui-même, sans lien corporel. L'intégration progressive psyché-soma interviendra, dans une évolution normale, du fait que le sein réel sera présent, dans des expériences répétées, au moment où le nourrisson le créera hallucinatoirement. Mais cette « création primaire » hallucinatoire, cette illusion entretenue par les parents pendant les premiers mois, donne au moi psychique son caractère illimité, cosmique, qu'il gardera dans ses couches profondes.

Ce moi psychique pur persistera de façon continue dans la vie adulte, à côté du moi officiel représentant de l'individualité somato-psychique et en particulier représentant du corps, moi clos. Ce moi psychique constituera chez l'adulte le *courant de vie psychique souterraine qui alimente la vie onirique*² : ce moi assure la continuité de la vie psychique de la veille et du sommeil, comme l'a montré Federn. Il est un moi par essence onirique, à base d'hallucination.

C'est ce moi psychique primaire qui sera utilisé dans les vécus pathologiques de type psychotique (hallucinations, dépersonnalisation, étrangement)

1. C'est dans ce sens que l'on peut entendre la phrase de Freud : « Le Moi est avant tout une entité corporelle, non seulement une entité toute en surface, mais une entité correspondant à la projection d'une surface. » (*Le Moi et le Ça*, 1923). De même pour le commentateur de Strachey, approuvé par Freud, dans l'édition anglaise des Œuvres Complètes : « Le Moi est en dernier ressort dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui naissent de la surface du corps. Il peut ainsi être considéré comme une projection mentale de la surface du corps, à côté du fait qu'il représente la superficie de l'appareil psychique. » (Traduction de J. Laplanche in *Œuvres complètes de Freud*, t. 19, p. 100).

2. Dans un travail précédent, *Point de vue psychanalytique sur la représentation du temps* (1974), j'avais relevé, sur la base de textes freudiens, les deux courants qui animent la vie psychique sous l'aspect des deux vécus du temps : l'éternel, temps de l'inconscient, temps continu, qualitatif, « vertical » ; vécu psychique par : et le temps du Préconscient-Conscient, temps discontinu, quantitatif, linéaire, instauré peu à peu par l'ancrage corporel et l'expérience du délai.

et, chez le normal, dans l'effusion amoureuse et dans les expériences du type dépersonnalisation légère décrite par M. De M'uzan, permettant une communication d'inconscient à inconscient. Ce moi psychique, qui a son origine dans l'identification primaire, est cette *part narcissique extra-ego* qui permet d'entrer en contact profond avec l'objet, les autres, par-delà le discours et le comportement. Ce moi psychique est ainsi la médiation, la zone transitionnelle par l'intermédiaire de laquelle les individus peuvent constituer un appareil psychique groupal, véritable réalité psychique. Ce moi psychique est particulièrement repérable comme le constituant même de l'appareil psychique familial, qu'il s'agisse de groupes familiaux psychotiques ou normalement névrotiques. La communication familiale inconsciente est une réalité psychique fondée sur les différents moi psychiques primaires des parents et des enfants.

Ce moi psychique primaire peut être considéré comme un *psychisme ouvert par vocation sur l'autre* ; il est le moi non-moi, cette part de l'individu ouverte, vouée à l'autre ; il est l'autre en nous. Il est aussi le « cadre », au sens de Bleger, dans lequel peut se développer, se structurer l'individualité somato-psychique. Le moi psychique, en tant que psyché pure, est *par essence groupal, collectif*. Le corps seul est individuel, représenté par le moi officiel, le moi instance, stable, délimité, mais aussi combien fragile du fait de son origine, de sa marque d'aliénation primitive.

L'appareil psychique familial, tel que nous pouvons l'observer à travers notre technique analytique, porte en lui les caractères du moi primaire :

- il est un appareil fait de *psyché pure*,
- son fonctionnement est de *type onirique*,
- il est le « *cadre* » *indifférencié*, le moi non-moi qui permet à chaque membre, dans une évolution normale, de réaliser une *bonne intégration somato-psychique*, et de structurer un *moi individuel différencié*, à partir d'un *auto-érotisme suffisamment développé*.
- il résulte de la *fusion des moi psychiques primaires individuels*.

III. Technique de la thérapie familiale analytique

1. Fondements théoriques de la technique

La thérapie familiale analytique a pour objectif de *traiter l'appareil psychique familial dans sa dimension groupale* et non pas des psychis-

mes singuliers. L'analyse du groupé familial, du « groupe primaire », manifeste bien l'émergence de processus psychiques individuels jusquelà bloqués, et son efficacité se traduit certes par le réaménagement des formations psychiques individuelles et spécialement par l'individualisation des psychismes individuels dans le cadre groupal. Notre technique en effet permet le déroulement de ces processus individuels et engendre ces résultats thérapeutiques individuels. Mais ce n'est pas, sur un plan strictement technique, notre objectif. C'est là une manifestation latérale, pourrait-on dire, de notre visée thérapeutique. Ce qui motive la thérapie de famille est l'existence d'une souffrance familiale. Or on ne peut pas tenir qu'un groupe « souffre » en tant que groupe. Il n'existe que des *individus souffrant* au sein des groupes. S'il nous arrive de parler de souffrance de l'appareil psychique familial, il s'agit là *bien sûr* d'une simple métaphore. Dans les soins donnés à la famille, notre but ultime reste toujours l'individu. Il est bien évident que notre pratique n'est pas sous-tendue par une quelconque idéologie de la famille ; nous ne défendons pas une notion générale de la famille, ni telle ou telle conception éthique ou sociologique du groupe familial.

Toutefois notre approche thérapeutique a pour *objectif direct* la psyché familiale, l'appareil psychique familial primaire. *Nous traitons l'appareil psychique familial en lui-même et pour lui-même*, en tant que système indivis ayant un type de fonctionnement autonome. La visée de la thérapie familiale analytique est différente de celle de l'analyse groupale en général, telle que la définit R. Kaës (1979) : « Le but poursuivi par l'analyse groupale, écrit-il, n'est pas de former un groupe ni de le soigner en tant qu'entité originale. De tels objectifs impliqueraient un autre niveau d'analyse et requerraient un dispositif approprié... Ce type de pratique doit définir son propre champ praxéologique et épistémologique... Il importe d'avoir présents à l'esprit, pour les distinguer, ces niveaux de la pratique et ces différences d'objectifs. Les confondre revient à s'interdire tout travail de théorisation... »

A l'opposé de ce qui se passe dans les thérapies groupales analytiques classiques (group-analyse, psychodrame analytique de groupe) où nous analysons et observons des individus en groupe mais étrangers les uns aux autres, « non familiaux », notre technique analytique de traitement du groupe familial vise une modification de l'appareil groupal lui-même. Notre champ d'observation n'est plus ici le psychisme individuel mais *l'appareil psychique familial dans sa dimension strictement groupale*.